

**Préparation au Séminaire d'Été 2021 - Étude du séminaire IX de Jacques Lacan,
L'Identification
Mardi 17 novembre 2020**

Leçon 4 du 6 décembre 1961

Valentin Nusinovici, Texte.

Discutant : Édouard Bertaud

Lacan avait annoncé que cette leçon serait une démonstration, une démonstration qui tournerait autour de la fonction de l'*un*. La fonction de l'*un*, on va le voir, est celle de la différence. Pour la faire valoir, il va s'attacher à montrer que la proposition « A est A » ne tient pas. Elle n'est pas vraie, dit-il. Il parlera de fausse consistance, d'absurdité, de reliquat d'une ère théologique et, aussi, c'est plus doux, de primesaut.

Sa démonstration que « A est A » ne tient pas le mène vers ce qui conclut la leçon, la définition bien connue : *le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant*. Une définition conjointe du signifiant et du sujet qu'il qualifiera plus tard d'axiome.

Il commence par dire qu'il suffit d'ouvrir le moindre traité de logique pour y trouver les objections des logiciens à l'endroit de « A est A ».

Il y a pas mal d'années, j'avais essayé, comme je pouvais, de suivre ce conseil, je n'avais pas trouvé ce qui était promis. En raison de mon incompetence j'ai demandé à Jean Brini s'il voulait bien examiner la question. Il a accepté – gentiment comme toujours – et il n'a rien trouvé d'évident. Peut-être en dira-t-il quelque chose. Quoiqu'il en soit, s'il s'agit d'une position originale de Lacan, c'est encore plus intéressant pour nous.

Il y a quelqu'un qui a objecté à « A est A ». C'est Hegel. Lacan le savait. C'est d'autant plus certain que Koyré le souligne. Pourquoi ne cite-t-il pas Hegel qui dit quelque chose que lui-même pourrait reprendre à savoir que « le signe d'identité contient la différence absolue » ? Je pense que c'est parce que Hegel voit là une « contradiction féconde ». Lacan aussi considère que cette différence est féconde, mais pour lui il ne s'agit pas d'une contradiction et la fécondité n'est pas dans une *Aufhebung* à venir.

On peut remarquer que, sauf une fois, il ne parle pas de « A = A », mais de « A est A ». C'est sur le « est » que porte son démontage de la proposition qui débute ainsi « A est A signifie rien ». Il ne dit pas : « A est A ne signifie rien » mais « A est A signifie rien ».

Sans le « ne » le « rien » a une valeur positive. C'est une des formes de l'objet. Ce qui est illustré de la façon suivante. On montre une balle à un enfant, on la cache et on la remontre (on pense bien sûr au *fort-da* mais, différence fondamentale, ça se passe sans parole et l'enfant n'est pas actif.) Lacan souligne que c'est le temps de sa disparition qui fait que la balle est identifiée. Sans cette disparition pas d'identification de l'objet, c'est-à-dire que rien ne s'en forme sur le plan de l'image (on sait que c'est l'extraction de l'objet qui fait tenir l'image, ce pourquoi l'image du corps s'écrit i(a)).

C'est parce que l'identification symbolique comporte elle aussi un temps de scansion (mais entre

les signifiants cette fois) que Lacan l'introduit après avoir présenté l'identification imaginaire. Je le cite : « c'est dans la scansion que se manifeste notre présence au monde (notre *Dasein*, notre être-là) qui nous renvoie au plus intime de nous-même dont nous essayons de faire l'ancrage, la racine, le fondement ce que nous sommes comme sujet ». Le plus intime de nous-même c'est la Chose, soit un trou où nous essayons de nous ancrer comme sujet. Ancrage où intervient le trait unaire.

La chienne de Lacan, que nous connaissons déjà, n'a pas accès à la dimension symbolique. Elle est dans le monde des signes, c'est « la forme la plus élémentaire de la subjectivité. Le signe est « ce qui représente quelque chose pour quelqu'un » (Pierce). Il s'agit d'articuler, à partir du signe et en opposition, le statut du signifiant qui représente le sujet inconscient.

Dans une brève allusion à son apologue de Robinson devant la trace de pas (apologue déjà présenté dans des séminaires précédents et qu'on retrouvera le 24 janvier) Lacan dit que c'est entre le pas comme trace, comme signe, et le pas comme négation, comme effacement de la trace, que le sujet peut surgir. Ce « surgissement » du sujet dans cet intervalle n'est pas très clair pour moi. Le sujet n'est-il pas là (si on peut le dire ainsi !) au deuxième « pas » ? Il me semble que la question sera reprise à la fin de la leçon quand il parlera de « l'effaçon ».

Lacan insiste sur le fait que « A ne peut être A » (autrement dit que le signifiant ne peut être identique à lui-même) est un fait objectif. Il renvoie pour le terme « objectif » à Descartes et je n'ai pas eu le temps d'explorer cette référence. En tout cas ce « fait objectif » se manifeste en ce que le signifiant est « fécond de ne pouvoir en aucun cas être identique à lui-même ». Il précise bien qu'il ne vise pas le fait que le signifiant n'a pas le même sens quand il se répète, ce qui est évident dans diverses expressions. Par exemple : « La guerre est la guerre », « ça dit quelque chose, on ne sait pas quoi » (il me semble que c'est assez clair : cela veut justifier actes et conséquences). Deuxième exemple qui est personnel : « mon grand-père est mon grand-père. » L'individu, abominable à ses yeux, que désigne le premier « grand-père » se trouve être le père de son père. Est-ce un hasard qu'il y ait un ton de fatalité dans ces deux « fausses tautologies » ? Fausses puisque, le signifiant étant différent de lui-même, il ne peut y avoir de tautologie dans le langage. Il en va bien sûr différemment dans la science. Ce n'est pas, je l'ai dit, l'égalité mathématique « $A = A$ » qui est visée dans la critique de « A est A ».

Il faut souligner que la lettre, exemplifiée par « A, » est ici le « support », « l'essence » du signifiant. Ce n'est pas la lettre, telle que Lacan l'élaborera plus tard, comme identique à soi.

Lacan y revient : pourquoi est-ce que A (qui donc désigne le signifiant) ne peut être A ? C'est dans son statut même, dit-il, en se référant à Saussure qui a posé que l'unité signifiante est en elle-même pure différence. C'est un appui capital, mais Lacan ne s'en contente pas. Pourquoi ? Je me demande si Saussure dirait comme Lacan que c'est là un fait objectif. Dans la leçon III Lacan parlait, à propos de la définition saussurienne d'une « abstraction unilatérale ». Il est clair que lui-même veut y mettre du concret.

D'abord avec la lettre chinoise. Il montre les lettres qu'il a tracées. Sur deux colonnes il y a la même phrase d'un côté dans la belle calligraphie traditionnelle, de l'autre dans les caractères courants. Elles ne se ressemblent pas du tout mais, dit-il, on voit qu'il s'agit de la même succession, on les identifie. Il ne le dit pas mais il est évident que c'est parce qu'elles ont le même nombre de lettres qu'on les identifie. Une identification qui ne passe pas par la ressemblance et qui est propre au signifiant, précisément au « trait unaire ».

Jusqu'à cette leçon *einzigiger Zug* été traduit par « trait unique ». C'est conforme au sens qu'il a

chez Freud : identification à un seul trait, et cela convenait au début du séminaire quand il s'agissait de Dieu. Maintenant il faut « dissiper une confusion ». Le qualificatif « unique » ne convient pas au trait qui se répète. Lacan introduit « unaire » (déjà utilisé dans *Le Transfert*) qui est un terme emprunté à la théorie des ensembles. Le suffixe « -aire » évoque d'une part le comptage et sert à former des noms de valeur numérale et d'autre part la différence, les linguistes parlent de traits distinctifs « binaires » « tertiaires ».

Le trait unaire, dit Lacan, « donne à cette fonction (celle de représenter le sujet) son prix, son acte et son ressort ». Son prix parce qu'elle implique une perte, celle de la Chose (on peut dire aussi de l'objet *a*). Son acte parce qu'il y faut l'acte du sujet. Son ressort parce que le trait unaire est le fondement de la répétition.

Ultérieurement Lacan distinguera le trait unaire, le un qui se répète, de l'Un comme seul (« Ya d'l'Un » dira-t-il). Mardi dernier, à son séminaire Charles Melman se disait en désaccord avec Lacan sur la question du Souverain Bien, il y a un Souverain Bien, disait-il. Implicitement il était aussi en désaccord avec Lacan quand il assimilait « Ya d'l'Un » avec le trait unaire. Tant mieux, cela nous incite à revoir ces questions.

On retient toujours à propos du trait unaire, la fameuse côte d'animal préhistorique : l'os que Lacan découvre dans la pagaille d'alors au musée de Saint-Germain en Laye. L'os sur lequel il y a une série de coches : deux, un intervalle, puis cinq, un intervalle, et ça recommence. Des traits qui ne sont pas semblables, et c'est pourquoi, dit Lacan, ils sont d'autant plus convaincants en tant que série de uns. Comme pour la lettre chinoise, la même signifiante est soulignée par la différence qualitative laquelle atteste sans doute qu'on a affaire à un sujet et non à une machine.

A quel moment, demande Lacan, voit-on apparaître une ligne de bâtons ? Il répond, et c'est probablement alors l'opinion des spécialistes : quelques milliers d'années après la production d'objets réalistes, de figures représentatives. Argument fort pour dire que l'image est première et que le symbolique l'efface. Ces coches seraient les marques d'un chasseur du Magdalénien IV. Une coche à chaque bête tuée. Les caractéristiques de ces bêtes sont perdues, elles sont devenues des uns. Quelque chose de transcendant s'est inscrit par rapport à l'immanence.

Suit l'évocation de Sade marquant au chevet du lit les coups tirés. Drôle d'opération si le marquage doit annuler les particularités de chaque « coup » !

Dans un livre postérieur au séminaire, le seul que j'ai consulté (*Le geste et la parole*, 1964) Leroi-Gourhan dit que « le graphisme débute non pas dans la représentation du réel mais dans l'abstrait ». Il situe ce type de marque avant les représentations figuratives : antérieurement à - 35000. Il doute de l'hypothèse du chasseur et pense plutôt à des dispositifs rythmiques incantatoires. Reste qu'on est dans le symbolique et que c'est le point important.

L'émotion de Lacan devant le bout d'os. « Voilà, me disais-je en m'adressant à moi-même (ce « moi-même » qu'il a critiqué au début du séminaire) par mon nom secret (qui renvoie peut-être au nom propre inconscient dont il parlera) ou public : voilà pourquoi ta fille n'est pas muette, ta fille est ta fille, car si nous étions muets elle ne serait pas ta fille ».

Même si les humains vivent, comme il le dit, « dans un asile d'aliénés universel », ils ne sont pas des chiens, ils parlent parce qu'il y a le symbolique et ainsi ont des liens de parenté. Bon, mais que diable Lacan vient-il faire chez Molière ? Pourquoi cette référence à Sganarelle expliquant au père la mutité de sa fille par une invraisemblable série de pseudo-mots latins ? Je fais l'hypothèse que si Lacan cherche, et avec quelle énergie, des éléments objectifs, cela n'implique pas pour lui

l'établissement d'une causalité et que de cette idée il se moque.

Amusante aussi, et bien sûr très sérieuse, sa façon de dire que l'identification n'est pas résolue par l'aspect physique. « Ce n'est pas parce que Laplanche a les cheveux comme ceci et moi comme cela, qu'il n'a pas le même sourire que moi, qu'il s'identifie. D'autant que dans la psychanalyse la question se pose si Laplanche n'est pas la pensée de Lacan et Lacan l'être de Laplanche. »

Sous-entendu le discours est le discours de l'Autre et l'analyste est le semblant de l'être du sujet (l'objet *a*). Y a-t-il eu pour Laplanche un effet de ce qui ressemble à une interprétation ? Se serait-il d'autant plus efforcé de ne pas être la pensée de Lacan ? Quand il remplacera plus tard « le langage est la condition de l'inconscient » par « l'inconscient est la condition du langage », cette inversion le fera-t-il sortir de la pensée de Lacan ?

À la fin de la leçon il est dit que « les diverses *effaçons* dont vient au jour le signifiant nous donneront précisément les modes majeurs de la manifestation du sujet. » Il me semble qu'il s'agit de la métaphore et de la métonymie auxquelles il a été fait allusion un peu avant. De fait Lacan poursuit en parlant de la métonymie. La métonymie est soutenue par le désir et celui-ci est une manifestation du sujet.

En évoquant l'automatisme de répétition, Lacan arrive à la définition du signifiant : « *un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.* »

À la toute fin il demande : « [...] pourquoi est-ce que le parler de ma chienne n'est pas un langage ? Parce que je ne peux lui donner des signifiants. » S'il ne peut lui donner des signifiants c'est qu'il n'est pas pour elle un Autre.

La leçon a envisagé le signifiant en tant que constitué par le sujet. Cette dernière notation rappelle que les signifiants viennent d'abord de l'Autre, ce qui a été dit à la fin du séminaire *Le Transfert*. Il faut tenir ensemble que le sujet reçoit le trait unaire de l'Autre et qu'il fait l'acte de l'inscrire et par là de s'inscrire.

*Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.
Texte relu par Valentin Nusinovici.*